

Hôtel Rwanda : le bûcher d'une vanité

Marion Van Renterghem

Le Monde, 20 juillet 2015

En 1994, le directeur de l'Hôtel des Mille Collines sauve 1 268 personnes du génocide. Une bravoure célébrée par Hollywood, mais contestée par les rescapés.

Panthère était prêt. Il n'attendait que le signal. Le « *feu vert* », selon ses propres termes, pour que commence la vaste opération que les extrémistes hutu préparaient : le génocide de la minorité tutsi du Rwanda par la majorité hutu, soit plus de 800 000 morts en seulement trois mois, du 6 avril au 4 juillet 1994. Aujourd'hui, deux décennies plus tard et après avoir purgé treize ans de prison pour avoir participé au massacre, Panthère accepte de nous rencontrer dans un bar de la capitale.

On l'attendait sans trop y croire, mais le voilà. Pourquoi diable est-il venu au rendez-vous ? Il répond le plus tranquillement du monde : « *J'ai déjà donné tous les détails pendant mon procès, j'ai avoué que j'avais aidé aux tueries, tout ça, et j'ai demandé pardon. Je pense que c'est im-*

portant de raconter, vu ce qui s'est passé... C'est ma petite contribution à l'Histoire. » Panthère porte une chemise à carreaux écossais et des lunettes de forme rectangulaire assez « mode ». Il est désormais DJ, entre autres menus boulots. Il raconte les horreurs qu'il a commises d'une voix tranquille, ni plus ni moins que s'il commentait un match de foot de troisième division.

Autour de l'Hôtel des Mille Collines, les victimes étaient particulièrement faciles à trouver. Panthère connaît bien cet îlot de paix miraculeusement préservé de la sauvagerie, d'où 1 268 réfugiés sortirent indemnes. Et pour cause : l'hôtel, à l'époque propriété de la compagnie belge Sabena, est alors l'un des deux seuls établissements luxueux de Kigali. Bien situé au centre-ville, il est le rendez-vous des étrangers et des élites et un repaire si familier qu'il a droit à ses petits noms : on l'appelle « l'hôtel des mille combines », parce que les businessmen viennent

s’y entendre sur leurs petites affaires, et aussi « l’hôtel des mille copines », parce que ces messieurs peuvent y rencontrer de jolies dames.

Avec ses suites et son bar-restaurant au bord de la piscine entourée de palmiers et de plantes tropicales, à l’abri des bruits de la ville, tout ce que Kigali compte d’important vient dîner ou boire un verre au Mille Collines : hommes d’affaires, diplomates, humanitaires, trafiquants d’armes, employés d’ONG, politiciens, chercheurs de diamants et on en passe.

L’apocalypse s’est abattue sur la ville

Dès les premiers massacres, c’est donc sans trop réfléchir que les notables tutsi et certains hutu modérés – les cibles prioritaires des militaires et des milices génocidaires – tentent d’y trouver refuge. Tout autour, l’apocalypse s’est abattue sur la ville. Les rues offrent un spectacle abominable. Ici ou là, des monceaux de cadavres découpés à la machette, des femmes éventrées, des enfants fichés sur des piques. La mort diffuse partout sa puanteur âcre.

Ceux qui pensent y échapper en se rendant au Mille Collines ne se doutent pas qu’en se transformant en centre d’accueil pour les personnes vi-

sées par les génocidaires, cette forteresse à peine protégée par la Minuar (Mission des Nations unies pour l’assistance au Rwanda) devient aussi, de ce fait, un vivier potentiel d’ennemis à abattre.

La patrouille de Panthère, dans les quelques jours qui suivent le 6 avril, y voit effectivement une aubaine : il n’y a qu’à ramasser les Tutsi en route vers l’hôtel, les emmener au camp et les fusiller en troupeau. Panthère participe à trois opérations de ce genre. « *On en regroupait chaque fois plusieurs dizaines dans le camp. C’est difficile de tuer tout le monde à la kalachnikov, alors on commençait à mitrailler et pour finir on lançait des grenades sur le groupe. Après, un camion prenait les corps et les déposait là-haut* » – il fait un geste de la tête en désignant le haut d’une des collines de la capitale, où une fosse avait été creusée. Toujours tranquille.

Le 6 avril 1994, Panthère, de son vrai nom Khassim Bigirimana, a 22 ans. Il a intégré l’armée et se trouve dans le camp Kigali, le grand centre militaire de la capitale. Vers 20 h 30, l’information circule dans le camp : l’avion de Juvénal Habyarimana vient d’être abattu. Le président rwandais, à la fois représentant de la majorité hutu et s’apprêtant à négocier avec le Front patriotique rwandais (FPR), mouvement rebelle majoritairement tutsi, est autant la cible de ce dernier que des extrémistes hutu, qui refusent

tout accord avec les Tutsi.

Sauvagerie collective

Au camp Kigali, les commandants convoquent leurs troupes : « *Ça y est. L'opération commence. Vous le savez : notre ennemi, c'est le Tutsi.* » L'assassinat du président donne le signal du départ. La RTLM, la radio-télévision propagandiste, qui porte aussi le nom de Mille Collines (à ne pas confondre avec l'hôtel du même nom), diffuse les messages qui exhortent au génocide. L'injonction est d'abord codée : « *Il faut couper les grands arbres.* » Puis totalement explicite : il faut éliminer « *les cafards* », « *les cancrelats* », « *les Tutsi* ». A l'exception d'esprits éclairés, une grande partie de la population à majorité hutu se mobilise. Civils, militaires et milice (les Interahamwe) s'unissent dans une sauvagerie collective et méthodique.

Ce même 6 avril, vers 20 h 30, Paul Rusesabagina reçoit un coup de téléphone de son épouse Tatiana. Paul est hutu et dirige alors l'Hôtel des Diplomates, l'autre établissement de luxe de Kigali. Tatiana est tutsi. Ils habitent avec leurs enfants dans le quartier de l'aéroport et l'énorme détonation qu'elle vient d'entendre l'inquiète. Depuis le 1^{er} octobre 1990, la guerre civile au Rwanda a habitué la population aux bruits d'explo-

sion fréquents et divers. Les grenades lancées dans les maisons ou dans les bars, les vitres brisées, les assassinats en pleine rue sont monnaie courante. Les Tutsi sont les premières victimes, ainsi que certains Hutu politiquement ciblés. Tatiana ne sait pas encore qu'elle a entendu le missile qui a détruit l'avion du président, mais elle a peur. « *Dépêche-toi de rentrer* », dit-elle à son mari.

Jusqu'au 12 avril, Paul Rusesabagina reste manager à l'Hôtel des Diplomates. Un gouvernement de transition y a établi ses quartiers mais ce jour-là, à l'aube, le FPR oblige les représentants de l'Etat à fuir vers le sud du pays. Quant au manager néerlandais de l'Hôtel des Mille Collines, il a été évacué la veille. Son établissement est laissé à l'abandon alors que quelques centaines de personnes s'y sont déjà réfugiées. Paul connaît bien le Mille Collines, il y a travaillé jadis. La Sabena encourage sa proposition d'en prendre la direction. « *Pour rendre service et sauver les gens* », dit-il. « *Pour en profiter et s'en mettre plein les poches* », rétorquent d'autres...

Aujourd'hui, Paul Rusesabagina nous reçoit dans sa petite maison d'un quartier résidentiel de Kraainem, en banlieue de Bruxelles. Pas loin de l'aéroport, comme à Kigali. Il est exilé et a acquis la nationalité belge. Longtemps chauffeur de taxi, il vit maintenant entre la Belgique et

les Etats-Unis, où il donne des conférences sur le génocide, la région des Grands Lacs, le Rwanda.

« Homme ordinaire »

Le monde le célèbre, le décore, l'honore : il est le sage, le héros qui a sauvé les 1 268 personnes réfugiées à l'Hôtel des Mille Collines pendant le génocide. En 2004, l'Américain Terry George s'est inspiré de son « histoire vraie » pour un film à succès, *Hotel Rwanda*. Pour des raisons qui seraient budgétaires, le tournage n'a pas eu lieu au Mille Collines, mais dans un décor reconstitué en Afrique du Sud. Paul Rusesabagina a participé au film et, dit-il, « *entièrement supervisé le scénario* ».

Son image n'en souffre pas : d'un bout à l'autre, il apparaît comme un amour de garçon. Pas un défaut. Un personnage de rêve comme on les aime à Hollywood. Aussi parfait dans le livre qu'il a écrit ensuite sur le même sujet, *An Ordinary Man*, publié aux Etats-Unis en 2006, traduit en plusieurs langues, qualifié de « *best-seller* » par le *New York Times*, comparé à *Un long chemin vers la liberté*, de Nelson Mandela (1995), et *La Nuit*, d'Elie Wiesel (1955).

L'ancien manager du Mille Collines, modestement autodésigné « *homme ordinaire* », est d'un ordinaire admirable : intelligent, pers-

picace, courageux, désintéressé, stricte, calme, concerné, patient, généreux, humain.

Dès que Paul Rusesabagina prend la direction de l'hôtel, il s'attache autant que possible à maintenir son statut de quatre-étoiles. C'est, selon lui, le seul moyen de maintenir en respect militaires et miliciens. Lui-même étant hutu, il n'est pas directement menacé et il peut exploiter ses bonnes relations avec les officiers. Du temps où il était directeur à l'Hôtel des Diplomates, ils avaient leurs habitudes et il leur payait des tournées. « *Tous ces cafés et ces bières que je leur ai offerts m'ont servi énormément ensuite, quand j'ai eu besoin de réseaux*, note-t-il. *Je connaissais tout le monde, même le vice-président de l'Interahamwe, Georges Rutaganda.* »

Dans le nouveau contexte, au Mille Collines, il est avec eux aux petits soins, « *dans le but de s'assurer leur soutien et de sauver des vies* ».

Les réfugiés arrivent en continu. Assez vite, ils sont 1 268 à s'entasser dans 113 chambres, à attendre leur tour sur les matelas, à camper dans les couloirs. L'idéologie génocidaire veut distinguer les purs et les impurs, les bons et les méchants, les Hutu et les Tutsi, mais la réalité est comme toujours un grand désordre. La plupart des réfugiés sont tutsi, mais il y a aussi des Hutu opposés au régime. Les familles sont souvent mélangées. Des militaires hutu ont dans l'hôtel

des cousins tutsi à qui ils apportent du ravitaillement.

Le restaurant tourne, certains se font la cuisine à côté de la piscine. Au bout de quelques jours, il n'y a plus d'électricité ni d'eau. « *J'ai dû couper l'eau courante par souci de rationnement* », explique Paul Rusesabagina. La piscine sert de réservoir commun. Il corrompt les officiers pour protéger l'hôtel et acheter des produits au marché noir. Les miliciens attaquent à plusieurs reprises. La Minuar, qui a l'ordre de ne pas tirer, laisse le génocide s'accomplir sous le regard passif de la communauté internationale. Le directeur envoie des fax partout dans le monde, appelle la Maison Blanche, le département d'Etat, Paris, Bruxelles. En vain.

« Tout est faux »

Dans sa maison bruxelloise, Paul Rusesabagina est au téléphone. A l'autre bout du fil se trouve l'un des officiers qui fréquentaient le Mille Collines au moment du génocide. Il est exilé en Belgique et aime autant rester discret. Les deux hommes se parlent comme des frères. Il s'entendait bien avec un autre d'entre eux, le colonel des forces armées rwandaises Augustin Bizimungu, condamné à trente ans de prison par le Tribunal pénal international pour le Rwanda (TPIR) pour « génocide » et

« crimes contre l'humanité », en 2011.

D'après le scénario d'*Hotel Rwanda* « supervisé » par Paul Rusesabagina, celui-ci lui avait courageusement fait la leçon au point de l'ébranler. En substance : « *Tu ne vois pas que la guerre est perdue ? Aide-nous, ce sera retenu en ta faveur.* » Bizimungu aurait contenu l'attaque des miliciens sur le Mille Collines. « *Sous sa responsabilité, des gens ont été massacrés mais l'armée rwandaise nous a sauvé la vie,* affirme l'ancien directeur. *C'est ça que les gens ne comprennent pas.* »

Cette version passe très bien à Hollywood. Beaucoup moins auprès de ses anciens « clients », réfugiés à l'hôtel à l'époque du génocide. L'ennui, pour Paul Rusesabagina, est qu'il est jusqu'ici très isolé pour clamer qu'il a contribué à sauver du massacre le Mille Collines. Les différents témoins que nous avons interrogés à Kigali le perçoivent au mieux comme un gestionnaire sans états d'âme, au pire comme un traître, et, dans tous les cas, comme un vantard. L'intéressé n'est pas étonné : « *Ils sont tous instrumentalisés par le régime.* » Le président Paul Kagamé, selon lui jaloux de sa notoriété, organiserait une campagne de dénigrement pour dénoncer son discours jugé « *néga-tionniste* » – Rusesabagina qualifie de « génocide » (ce que conteste le Rwanda) les exactions massives dont ont été victimes les Hutu, principa-

lement en RDC, lorsque ces derniers ont fui le pays par peur des représailles du FPR.

A la sortie d'*Hotel Rwanda*, en 2004, une projection est organisée à Kigali à l'Hôtel Serena – anciennement Hôtel des Diplomates. Le président rwandais y assiste, aux côtés du premier ministre, Bernard Makuza, et d'autres membres du gouvernement. Il y a dans la salle plusieurs centaines de personnes. A la fin du film, d'anciens réfugiés du Mille Collines échangent des regards gênés. « *J'étais choqué*, dit Bernard Makuza, maintenant président du Sénat. *C'est présenté comme une histoire vraie et tout est faux.* » Séparément, les témoins racontent avec leurs mots les commerces du patron avec les militaires, l'argent demandé aux clients de l'hôtel, la coupure volontaire du téléphone et de l'électricité pour les isoler et rester maître à bord.

Champagne à gogo

Bernard Makuza était réfugié au Mille Collines. Il est par ailleurs hutu, ce que personne ne mentionne plus à l'heure où la reconstruction nationale passe par l'oubli des distinctions prétendument ethniques. « *Paul Rusesabagina, un héros ? Les militaires et les miliciens venaient boire des coups avec lui, il exigeait que l'on paye les chambres. C'est héroïque d'exiger du*

liquide, des chèques ou des reconnaissances de dette de la part de réfugiés dont les familles, dehors, se font massacrer ? »

Le deuxième personnage de l'Etat rwandais est, selon Paul Rusesabagina, l'exemple même de l'agent « *manipulé* » par le président Kagamé. Comme Wellars Gasamagera, ancien sénateur, qui s'est retrouvé à dormir dans le couloir de l'hôtel, faute d'avoir eu de quoi payer sa chambre. « *Ceux qui n'avaient pas d'argent sortaient sans résistance*, raconte-t-il. *Les gens étaient hébétés. On s'accrochait à un semblant de sécurité. Dormir dans un couloir quand la mort vous attend, quelle importance ?* »

Alexis Vuningoma, ancien employé au Mille Collines, ou Cyrille Ntaganira, avocat au barreau du Rwanda, sont-ils « *manipulés* » eux aussi ? « *Tous les jours on attendait la mort*, dit celui-ci. *La seule question était : comment ? Les machettes terrorisaient. Dans l'hôtel, ça ne criait pas, ça ne pleurait pas, ça sentait la mort. On faisait ce qu'on nous disait. Quand Rusesabagina est venu nous dire qu'il fallait payer, j'ai pu rester car on était une quinzaine dans la chambre et l'un d'entre nous lui a signé une reconnaissance de dette.* »

Ces anciens réfugiés rêvent d'un autre film hollywoodien « *qui raconte la vérité* ». L'un d'eux, Edouard Kayihura, devenu avocat aux Etats-Unis, mais néanmoins « *totale-*

aux mains du régime », selon Paul Rusesabagina, a publié un livre, *Inside the Hotel Rwanda* (2014, BenBella Books), qui a pour Hollywood un inconvénient majeur : il est dépourvu de héros. Tous disent cependant retrouver dans ce livre leur vraie histoire. Comme Pasa Mwenenganugye, un entrepreneur de 43 ans, qui était réceptionniste à l'Hôtel des Mille Collines quand le génocide a commencé. C'est à lui que l'ancien manager néerlandais a confié les clés au moment d'être évacué, avant l'arrivée de Rusesabagina. En découvrant *Hotel Rwanda*, il a eu une surprise : se voir représenté sous les traits d'un certain Grégoire, personnage veule et vil à qui, précisément, l'ancien manager confie les clés de l'hôtel. Face au gentil héros Paul, Grégoire est le méchant. Il profite de la situation, occupe la suite présidentielle, consomme prostituées et champagne à gogo.

« Je m'étais bien réfugié dans une suite, dit Pasa, mais hélas pas avec du champagne et des prostituées. Il y avait avec moi mes deux frères et une autre famille dont une femme enceinte. Regardez-moi bien : c'est moi, Grégoire, le méchant, les prostituées, oui, me voilà ! Le méchant est à Kigali, et le gentil est en exil. Intéressant, non ? Et le film n'a pas été tourné au Mille Collines mais à Johannes-

burg. Intéressant, non ? » L'ancien réceptionniste, qui est de père hutu et de mère tutsi, ironise sur *« le scénario hollywoodien qui consiste à faire croire que des bouteilles de champagne offertes aux militaires peuvent suffire à arrêter le génocide au Mille Collines »*.

Elles n'ont certes pas pu « suffire », mais la stratégie de Paul Rusesabagina, consistant à soudoyer les militaires, n'a-t-elle pas contribué à sauver les 1 268 réfugiés ? Ceux-ci, il est vrai, ont bénéficié d'un autre atout objectif : ils représentaient une valeur d'échange dans les pourparlers, alors que des otages hutu se trouvaient, eux, dans le stade d'un quartier de la ville contrôlé par les rebelles du FPR. Lorsque le FPR reprend Kigali, le 4 juillet 1994, l'hôtel est évacué. Et les réfugiés indemnes.

Le Mille Collines n'a pas changé depuis le génocide. Les bâtiments sont là, la piscine, le bar, les plantes tropicales, les chambres sans caractère. Il est géré par la chaîne Kempinski, fondée en Allemagne, dont l'objectif est d'en faire un palace. A la hauteur d'un Rwanda moderne qui a intégré le Commonwealth, veut faire concurrence au Kenya comme plaque tournante de l'Afrique de l'Est et se fait violence pour éradiquer son démon : les ethnies.

Marion Van Renterghem